

Kaïs Ezzerelli (éd.)

Muhammad Kurd 'Alī. Al-Muḏakkirāt. Les mémoires de Muhammad Kurd 'Alī (1876-1953). Cinquième tome : édition critique d'un corpus autobiographique, Damas, Ifpo, 2008, 464 p. (texte arabe), 63 p. (texte français), ISBN : 978-2-351-59076-8, 25 € broché.

Rédigés à partir de l'année 1951 et jusqu'à sa mort en 1953, les textes qui composent le 5^{ème} tome des *Mémoires* de Muḥammad Kurd 'Alī ont été exhumés d'archives familiales et confiées par ses héritiers au chercheur Kaïs Ezzerelli, qui les a mis en ordre, questionnés et commentés, la publication de l'ouvrage ayant été assurée en coédition entre l'Institut français du Proche-Orient (Ifpo) et *Damascus 2008, Arab Capital of Culture*. Ce livre posthume de l'un des intellectuels syriens les plus influents de la première moitié du siècle dernier se présentait à l'état brut, nous explique dans son introduction son éditeur, sous la forme d'un ensemble « hétéroclite » de textes manuscrits, dactylographiés et imprimés, de dimension variable, allant d'une demi-page à plusieurs pages et abordant nombre de thèmes tels que l'histoire et le patrimoine arabes et islamiques, l'histoire syrienne et ottomane, les événements politiques clés, à l'échelle régionale et internationale, l'orientalisme et une variété de questions sociétales. Bref, ce matériau dense relève de ce qui constitue initialement un « journal » et qui devient, aidé par le traitement éditorial, un livre de *Mémoires*, s'ajoutant aux quatre tomes déjà édités. La partie en langue arabe, 464 pages, inclut, en complément des quelque 400 pages des *Mémoires* proprement dites, une introduction de l'éditeur, une bibliographie, un ensemble de notices biographiques sur les personnages connus cités dans ces textes et des annexes dont celles reproduisant des archives photographiques d'extraits de manuscrits et de portraits de Kurd 'Alī au milieu de sa famille. Une partie française de 63 pages reprend l'introduction et la bibliographie.

Les dossiers constituant les archives familiales initiales ont été regroupés après un traitement approprié par K. Ezzerelli. Ils portent sur la datation de chaque texte trouvé dans les dossiers d'archivage, et visent à identifier ce qui dans cette documentation—en particulier pour les textes manuscrits—vient bien de Kurd 'Alī et non d'autres sources qui auraient pu se glisser à l'occasion dans cet ensemble. Ensuite, s'agit-il d'une « autobiographie », d'un témoignage direct, d'analyses de type « journalistique », le journalisme ayant été une activité formatrice de la culture et de la personnalité de Kurd 'Alī ? Le terme « mémoire » est discuté de façon intéressante dans la présentation, car il peut en effet se comprendre en relation avec la forme autobiographique du récit, accessible à un large public, avec tout l'aléatoire qu'elle peut comprendre

quant à la restitution des faits évoqués, mais il peut aussi se référer aux « mémoires » en usage dans les activités judiciaires et qui sont là pour établir la stricte « vérité » des faits ; ces documents étant alors exploitables directement par les historiens.

Dans sa présentation, l'éditeur précise sa méthodologie, et le lecteur pourra trouver du grain à moudre dans plusieurs directions, qu'il s'agisse de la méthode scientifique visant à établir une vérité historique, on vient de l'évoquer, ou de procédés littéraires témoignant de l'usage maîtrisé d'une langue classique dont on mesure aujourd'hui le décalage par rapport à la langue en usage dans les médias et les réseaux sociaux. Sur l'ordre des textes, leur provenance et leur datation, K. Ezzerelli nous livre des tableaux précis permettant de situer comment les textes interviennent en fonction non seulement de leur classement initial par dossiers, mais surtout en fonction de la date de leur écriture ou même de leur reformulation après correction par leur auteur. Un travail, donc, minutieux que les lecteurs spécialisés pourront prolonger à l'aide de tableaux fort détaillés sur l'occurrence des postures narratives de l'écrivain.

Hormis ces considérations sur la forme des textes présentés, des lecteurs en quête d'autres questions auront beaucoup à apprendre de ce riche ensemble. Rappelons d'emblée que la réputation de Muḥammad Kurd 'Alī, inscrite dans la lignée des penseurs réformistes arabes du tournant du XX^e siècle, s'est construite sur trois piliers caractérisant fréquemment les penseurs de cette époque qui préfiguraient les intellectuels modernes. Il s'est d'abord formé dans le moule du publicisme, un journalisme naissant dont *al-Muqtabas* qu'il fonde au Caire en 1906 sera l'un des outils précurseurs dans la région. C'est ensuite bien sûr l'auteur des *Hiṭat*, somme sur l'histoire de la Syrie, produite dans la durée, qui est la marque du savant. Kurd 'Alī est enfin un journaliste sinon « engagé », du moins impliqué, un acteur politique qui fut à deux reprises ministre de l'éducation—de « l'instruction publique » disait-on alors -, du Royaume arabe de Faysal, puis pendant le Mandat français. Sans parler de l'Académie arabe de Damas, l'un des quatre piliers de l'Université de Damas naissante, qu'il fonda en 1919.

La partie « politique » de la biographie de Kurd 'Alī permet de prendre la mesure des dilemmes qu'il a dû affronter, ce qu'il ne cache pas mais qu'il cherche à atténuer, dans ce 5^e tome de ses *Mémoires*, lorsqu'il répond, éventuellement par l'attaque, à ses détracteurs, lesquels sont parfois de second plan mais peuvent être de tout premier plan comme l'Égyptien Aḥmad Amīn. Journaliste, il a su faire preuve d'habileté, voire d'opportunisme, selon le point de vue adopté, lorsqu'il a siégé, pendant la première guerre mondiale, au comité éditorial du journal pro-ottoman *al-Šarq* et qu'il a dû faire oublier l'opposition à l'arbitraire ottoman qu'il avait auparavant exprimé dans le *Muqtabas*. En dépit

de son affinité avec la culture française, ses fonctions de ministre pendant le Mandat français ne font que confirmer ces difficultés dont il dut parfois se justifier, il en fait état dans ses commentaires. Tout cela mêla parfois chez ses contemporains le reproche à l'admiration qu'ils pouvaient lui témoigner. Et explique peut-être qu'il se soit éloigné de la politique dont il nous dit que « la pratique de la politique requiert en Orient une forte dose de mensonge ce à quoi ma nature profonde répugne » (texte p. 311).

Ce faisant, il reconnaît son inaptitude foncière à la politique et sa préférence pour la posture du savant disséquant les ressorts de l'action politique pour y trouver un sens. Il fait œuvre d'historien, de gardien de la langue arabe, et il a un œil ouvert sur les sciences européennes, même si son intérêt affiché pour une sociologie en plein essor ne puise pas aux meilleures sources de son époque. Son intérêt pour ce qu'il désigne comme la « théorie politique » (*ibid.*, p. 311) ne faiblit en revanche jamais, ce que l'on observe en effet dans nombre de textes rassemblés dans ce tome des *Muḏakkirāt*. Ce faisant, il s'inscrit, souligne justement K. Ezzereili, dans cette fameuse tradition de l'*adab* ou, si l'on veut, des conseils au prince. Les passages qu'il consacre à l'impact sur la société syrienne des trois mois décisifs de la dictature de Ḥusnī l-Zaʿīm en 1949 sont révélateurs de la tension qui l'habite dès qu'il aborde ces thèmes (cf. p. 266 et suiv.). En dépit de sa brièveté, cette période d'audacieuses réformes a en effet accéléré la sécularisation de la société syrienne et a ouvert des possibilités de réforme, voire de changements révolutionnaires qui ont marqué les esprits jusqu'à la régression tyrannique des années Asad. Mais c'est moins sur son admiration pour l'œuvre du gouvernement de Ḥusnī l-Zaʿīm que Kurd ʿAlī a été critiqué, que pour le fait qu'il n'ait, semble-t-il, pas relevé qu'il était issu d'un coup d'État. Pour le lecteur actuel, les questions posées sont, on le voit, d'actualité. On notera également ses commentaires sur les origines et les avatars de la révolution nassérienne sur laquelle il revient dans différents textes (cf. p. 362). La « relecture » que font en 1952 les Officiers libres de l'assassinat d'al-Nuqrāšī Bāšā en 1948, alors imputé aux Frères musulmans par la police de l'ancien régime, le fait revenir sur la confiance qu'il avait accordée initialement à la version qu'avait donné la monarchie égyptienne de l'événement (p. 260-261) et modifié en leur faveur son jugement initial sur la confrérie. Son intérêt va dans beaucoup d'autres directions dont on citera l'effet du passage du léninisme au stalinisme sur le régime de la propriété en Russie et l'émergence de la Chine.

En réformiste contemporain de Riḏā et formé à l'école de ʿAbduh et, en Syrie, de Ṭāhir al-Ġazāʿirī, mais également en nationaliste arabe, il reprend les thèmes des causes du « déclin » arabe et musulman, de l'avance de l'Occident (cf. le texte sur Muḥammad Iqbāl p. 112-113). Il s'agit de reconnaître le *turāt*, de

célébrer les novateurs, à l'image d'un Ibn Ḥaldūn, parmi la galerie des portraits des ancêtres. Cette direction lui permet de se confronter positivement avec l'histoire de l'orientalisme et avec les « arabisants » qu'il fréquente. Pour le monde contemporain, ses flèches vont à un colonialisme semblant moribond mais toujours virulent, français en Algérie, sans oublier d'autres formes de colonialisme, britannique en Inde, hollandais en Indonésie ; tout en privilégiant un anti-impérialisme dans sa version modérée de Bandoeng.

L'une des images qui domine est finalement celle de la complexité de sa culture et de sa formation. Kurde et circassien par ses parents, turcophone et francophone par sa formation scolaire et académique, journaliste, professeur et acteur-témoin, ces identités combinées témoignent d'une histoire régionale complexe. Une innovation des *Mémoires* de Muḥammad Kurd 'Alī tient probablement à son souci de se démarquer de la génération qui l'a précédé en saisissant ce qui constitue, comme on le comprenait à l'époque, la *modernité*. Une modernité qui s'inspire de sa culture française et grâce à laquelle il peut fortifier son réformisme (*iṣlāḥ*) sans s'aliéner à cette culture. Ce faisant, comme le souligne justement K. Ezzerelli, il explore le chemin d'une autonomisation revendiquée du moi dans l'usage du *je*, pratique inédite dans les écrits en arabe de ses contemporains. Un usage nouveau qui témoigne du passage à cette époque du penseur traditionnel à celui de l'intellectuel capable de comprendre les contradictions de ses rôles. On saura gré à cette édition des *Mudakkirāt*, spécialement dans cette période ouverte en 2011 où la conquête d'une parole libre est un enjeu essentiel, de rappeler à quelles contraintes s'est heurtée et se heurte toujours cette conquête.

Bernard Botiveau